

XYZ. La revue de la nouvelle

Érimbert finalement

Claude Fouillade



Number 27, Fall–August 1991

Les mesures du temps

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3531ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fouillade, C. (1991). Érimbert finalement. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (27), 27–32.

ÉRIMBERT FINALEMENT

CLAUDE FOUILLADE

La trajectoire du cendrier en cristal qui vient exploser en mille morceaux contre le mur.

Érimbert conduit à toute vitesse vers Gavilan.

À l'aéroport, il a pris possession d'une grosse cylindrée de location, en quelques minutes, grâce à sa carte American Express. Il est parti en toute hâte à la recherche de la voiture, a jeté sa valise en cuir souple sur le siège arrière, a placé sa serviette sur le siège avant droit machinalement, a mis la voiture en marche, a fait ronfler le moteur par habitude, et a fait crisser les pneus en quittant le parc de stationnement.

Maintenant Érimbert ne respecte pas la limite de vitesse. Il s'en moque bien d'ailleurs.

Et il revoit le cendrier exploser contre le mur. Plusieurs fois. Au ralenti.

Lui, Érimbert, homme d'affaires sans pareil, à qui toutes les grandes compagnies financières font des ponts d'or à cause de la rapidité et de la facilité avec lesquelles il résout un problème financier, lui, Érimbert, qui fait vaciller une valeur boursière rien qu'en utilisant son téléphone cellulaire, lui, Érimbert, qui fait la pluie et le beau temps quand il entre dans une salle de conférence et commence à parler...

C'est lui Érimbert qui file maintenant à toute vitesse sur la petite route sinueuse qui monte langoureusement, à tâtons, vers une montagne à la cime ciselée.

Érimbert se précipite vers Gavilan, la petite ville du Nouveau Mexique où il est né. C'est une petite ville de pas grand-chose.

Une banque, quelques magasins, une gare de marchandises désaffectée, Gavilan loin de tout, endormie au soleil, au bord d'un torrent de montagne.

Érimbert fonce vers Gavilan comme un missile téléguidé qui accélère en se rapprochant de sa cible.

Au ralenti, l'instant précis où le cendrier atteint le mur, l'instant précis où le verre se fissure, sculpture immédiate de la matière, à l'aventure, une minutie de détails conçus instantanément, comme l'empreinte que laisserait un arbre abattu sur la neige, et puis la rupture, l'explosion, comme une vague de mer glacée qui ne peut plus retenir son souffle.

Un coup de frein prolongé, accompagné du son discordant et étouffant des pneus qui s'affolent. Érimbert perd le contrôle de sa voiture. Érimbert met à bon usage les leçons de conduite spéciale pour hommes d'affaires modernes. Érimbert stabilise la voiture sur les gravillons de la route sinueuse. Il décide immédiatement de s'arrêter sur le bas-côté. Il sort de la voiture tout en laissant le moteur en marche.

Érimbert remplit ses poumons à petites bouffées pour essayer de calmer son cœur qui bat la chamade. Il a envie d'allumer une cigarette, mais il a laissé son étui et son briquet en or acheté chez *Cartier* lors de son dernier voyage en Concorde à Paris dans la voiture. Elle est à quelques pas derrière lui mais, sans trop savoir pourquoi, l'envie de la cigarette lui a déjà passé, et il préfère avaler l'air frais et regarder le panorama qui se déploie devant lui. Alors, machinalement, il s'accroupit, caresse lentement des cailloux polis de sa main droite, au hasard. Il en choisit un, se relève, et le jette vers le ciel et regarde sa trajectoire qui le rapproche en silence de la rangée de sapins accrochés à la paroi de l'autre côté du précipice.

Et il lui semble que le cendrier de cristal vient s'écraser une nouvelle fois contre le mur.

Le moteur de la voiture tourne au ralenti.

Érimbert ne comprend toujours pas ce qui s'est passé, ou peut-être qu'il comprend trop bien.

Il emplît ses narines encore une fois de cet air résineux qui languit autour de lui. Il retourne calmement vers la voiture. Il reprend sa route à petite vitesse, baisse sa vitre, appuie son coude contre le cadre de la fenêtre.

C'est à cet endroit que la route redescend vers la vallée suivante. Bientôt Érimbert voit Gavilan apparaître et disparaître parmi les bouquets d'arbres et la végétation qui bordent la route.

Comment Érimbert pourrait-il ne pas se rappeler la dernière fois qu'il a fait ce trajet ? Il n'en a pas besoin... Il s'en souvient comme si c'était hier... Quand il a claqué la porte de la maison de ses parents, et a juré... Et il a quitté Gavilan sur les chapeaux de roues... Et il allait leur montrer...

Érimbert, aujourd'hui, peut être fier de lui. Il a travaillé sans relâche, a payé ses études en travaillant la nuit, a fini par obtenir des bourses universitaires, a été admis dans une de ces universités prestigieuses de l'est.

La quantité de travail qu'il abattait quotidiennement impressionnait ses professeurs. Après l'obtention de son diplôme, il n'eut aucun mal à obtenir un emploi dans une de ces grandes compagnies de New York.

Et il continua à travailler, à se porter volontaire pour les projets les plus complexes ou pour remplacer ses collègues pendant les fêtes. Et sa hargne de vaincre l'adversité ne fit que s'amplifier. Son travail était sa vie. Malgré les occasions qui se présentèrent à lui, Érimbert refusa, sans équivoque aucune, de perdre son temps avec un mariage ou toutes autres fadaises de ce genre.

Toujours plus loin, toujours plus haut, toujours plus vite. Érimbert est envié et Érimbert s'en moque.

Érimbert a reçu un jour une lettre de sa mère. Il a hésité pendant plusieurs jours avant de l'ouvrir. Puis entre deux avions, dans un aéroport, il l'a lue à la dérobée... Érimbert lui répondit sans émotion, lui donna son numéro de téléphone particulier. Mais ils ne se parlèrent jamais au téléphone...

Érimbert devint de plus en plus respecté et recherché par les membres de sa profession. Il changea de maisons plusieurs fois, déménagea sans hésitation à plusieurs reprises, et vécut même au Japon pendant près de deux ans.

Érimbert a tant de succès professionnels. Érimbert est si discipliné, si organisé, qu'il n'a besoin que de cinq heures de sommeil par nuit. Érimbert a réussi sa vie.

Érimbert ralentit pour prendre le dernier tournant avant le pont qui traverse le torrent. Il est de retour à Gavilan après toutes ces années d'absence. Il n'en croit pas ses yeux. À cause de la fatigue sans doute. Il n'a pas pu dormir depuis qu'il a été réveillé en sursaut, en pleine nuit, par la sonnerie de son téléphone cellulaire dans un hôtel turinois. Des explications qu'il ne comprit pas instantanément... Un peu plus tard son départ précipité pour l'aéroport... Et son retour ici...

Toute sa vie s'est retracée en l'espace de quelques instants à ce moment-là, dans cette chambre d'hôtel. Et la colère qui n'a pas cessé depuis de déferler en vagues tremblantes et tendues vers lui. La futilité du geste. Érimbert se revoit, seul dans sa chambre d'hôtel turinois, quand il a reposé son téléphone sur la table de chevet, pris le cendrier en cristal qui s'y trouvait, s'est levé, et l'a jeté de toutes ses forces contre le mur devant lui.

Érimbert roule maintenant dans les rues silencieuses de Gavilan. Avec le coucher du soleil, les ombres s'étirent et se déplacent dans une langueur grandissante.

Il a l'impression de progresser avec difficulté vers sa destination à cause d'un vent tourbillonnant qui le harcèle.

Il pense un moment être dans un avion qui va atterrir, volant encore vite mais comme suspendu, immobile, dans le ciel. Et il attache machinalement sa ceinture...

Érimbert s'arrête devant la vieille maison en adobe au bout du chemin de terre près du torrent.

Il ne sait pas quand il est parti, depuis combien de temps il voyage. Et il voit sa mère dans l'embrasure de la porte. Et il ne sait pas ce qu'il lui balbutie. Quelques instants plus tard, il pénètre lentement dans une pièce où peu à peu ses yeux lui révèlent son père immobile dans le lit aux draps immaculés. Vingt ans. Non, vingt-deux ans. Érimbert ne sait plus quand il a vu son père pour la dernière fois. Érimbert debout. Érimbert immobile. Pendant des heures ou des minutes... Érimbert, l'homme miracle de la haute finance, est arrivé trop tard pour parler avec son père. Érimbert, qui prévoit toujours à l'avance les moindres détails de ses conquêtes bancaires, a oublié de faire parvenir le numéro de son téléphone cellulaire à sa mère, qui aurait pu le prévenir...

Et Érimbert croit jeter encore le cendrier contre le mur, contre tous les murs de cette pièce, contre tous les murs qu'il connaît, ici et là-bas, dans le monde entier, dans toutes les chambres d'hôtel où il a dormi, et contre toutes les parois des avions dans lesquels il a fait un chassé-croisé ininterrompu d'un continent à l'autre, dans lesquels il a transpercé les nuages à des centaines de kilomètres à l'heure, à la minute, à la seconde, et dans lesquels il a tourbillonné de plus en plus vite, de plus en plus loin, de plus en plus... Et tout cela parce qu'il y a... Érimbert se moque du temps maintenant.

Plus tard... La mère d'Érimbert a allumé une veilleuse dans la pièce. Et elle dit à voix basse qu'elle avait appelé le numéro de téléphone qu'il lui avait donné dans sa lettre mais qu'il n'était plus en service, et qu'elle avait fini par obtenir un autre numéro, mais que cela avait pris du temps, et qu'elle savait que son pauvre père voulait lui parler aussi mais que l'attaque avait été foudroyante, tout cela dit d'une voix lente et tranquille. Érimbert essaie de dire que c'est lui qui... Et sa mère continue à lui parler de cette voix qui console. Le vieillard se réveille, tourne avec difficulté sa tête vers son fils, et Érimbert voit les ravages qu'a laissés l'attaque d'apoplexie sur le visage de son père. Érimbert prend la main de son père dans la sienne et bafouille quelque chose... Les lèvres du vieillard tremblent et bougent sans qu'un son compréhensible ne sorte de sa

bouche. Et cette conversation, cette explication qu'Érimbert a voulue sans l'admettre depuis... Tout cela paraît si futile.

Trop tard... malgré tous les moyens mis à sa disposition, malgré ses secrétaires, malgré son téléphone cellulaire, malgré sa vie à cent à l'heure, Érimbert est arrivé trop tard.

Gavilan, ses parents, sa jeunesse, tout cela avait disparu si loin, se dit-il maintenant, alors qu'il est assis par terre, sous le porche de la vieille maison, à regarder les moustiques et les autres insectes qui tournent autour de l'ampoule électrique blafarde. Et il lui semble entendre les bruits de la nuit naissante, mélange de machines, d'automobiles, et de gens, comme une mélodie d'il y a longtemps, ou peut-être comme un des jouets à ressort de son enfance qui cliquait et tournait en rond à toute vitesse, et puis ralentissait, et ralentissait encore avant de venir s'arrêter contre un de ses pieds...

Le lendemain matin, Érimbert part de bonne heure. Pour la première fois depuis des années, Érimbert ne fait pas vrombir le moteur de la voiture qu'il conduit ce jour-là. Quand il arrive au sommet du col beaucoup plus tard, il se gare tranquillement au soleil, sort, prend son temps pour s'étirer, ouvre la porte arrière et ramasse le téléphone cellulaire par terre, derrière son siège. Érimbert se tourne ensuite vers le précipice et lance dans le vide le téléphone dont il a pris la décision de ne plus jamais se servir. Et quand il s'écrase en mille morceaux contre la paroi opposée du précipice, Érimbert a l'air content. Puis il reconduit la voiture à l'agence de location la plus proche dans une ville de l'autre côté de sa montagne. Ensuite il va s'asseoir sur un banc de la place où il attend sous des platanes centenaires l'arrivée du car qui part pour Gavilan en fin d'après-midi. Érimbert a du mal à comprendre comment il a pu vivre loin de Gavilan pendant tant d'années...

Et dans le vieux car qui le ramène chez lui au rythme de la vie d'ici, Érimbert sait qu'il a encore beaucoup d'autres détails à régler. Érimbert décide immédiatement qu'il s'en occupera demain... ou après-demain. **XYZ**